

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 DECEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc — Ottawa, par Benjamin Silté.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Les merveilles de l'architecture par P. Colonnier.—Chronique bibliographique par R. O. Renault.—Nos gravures.—Poésie (avec encadrement) : Sur un portrait, par Gaston d'Arcoy.—Au milieu des Acadiens en 1864 par L. H. Tremblay.—Une chasse aux tigres, par Jules de Walcourt.—Dieu vous bénisse.—Chronique de la mode : Les manteaux d'hiver.—Jeux et récréations : Caïoteur Enigma ; Solutions des problèmes publiés dans le No 551.—Primes du mois de novembre : Listes des numéros gagnants.—Le jeu de dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—La cérémonie du "clouage" des drapeaux de l'armée allemande en présence de l'Empereur et de l'Impératrice.—Saint Antoine et saint Paul l'Ermite.—Caïoteur de France : Napoléon I^{er} dans une dernière combinaison à vaste plan de campagne.—Baux-Arts : Deux rêveries.—Portrait : M. J. Murphy.—Dieu vous bénisse.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1^{er} samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Hébert vient d'envoyer au gouvernement la dernière statue sortie de son atelier, celle du marchand de Lévis, et elle a pris sa place dans la façade principale du Palais Législatif, de Québec, à côté de Montcalm, Wolfe, Salaberry, Egin et Frontenac.

Il lui reste à faire les statues de Mgr de Laval, du Père Vieil, du Père Brébeuf, Olier, Champlain, Maisonneuve, Jacques Cartier et Boucher.

C'est du moins ce que dit l'ordre en Conseil confiant ces travaux à notre excellent artiste, et Dieu me garde de vouloir paraître ou même d'être soupçonné de trouver à redire à cette décision prise en si haut lieu.

Cependant, me serait-il permis de dire que j'ai été un peu étonné de voir le nom du Père Vieil figurer dans cette liste.

Le Père Vieil était certes un religieux de grand mérite, d'un zèle et d'un dévouement admirables, qui fit le plus grand bien dans ses missions, mais, franchement, ce n'est pas son nom qui doit être familier à la plupart des Canadiens !

* * * En voulez-vous la preuve ?

Allez donc un jour vous promener au Saub au Récollet—la chose est aussi facile qu'agréable,

maintenant, avec les tramways électriques—et demandez aux citoyens du village quel était le récollet qui donna son nom à l'endroit qu'ils habitent.

Je ne crois pas me tromper en disant que plus d'un ne pourra pas vous répondre.

Le Récollet, c'est le Père Vieil.

Le Père Vieil ou Viel—on n'est pas d'accord—ne séjourna au Canada que deux ans. Arrivé en 1623 il se noya près de Montréal en 1625, alors qu'il était en route pour revenir à Québec.

* * * Dans la liste des statues faites ou à faire, les guerriers occupent la plus grande place, bien que je sois surpris de ne pas y voir figurer un grand marin, l'illustre d'Iberville ; le clergé y est aussi bien représenté, et c'est justice, mais je n'y vois pas un nom de femme.

On élève des statues aux femmes tout aussi bien qu'aux hommes et je ne comprends pas trop que nous l'oublions ainsi.

Voulez-vous un nom d'héroïne qui mérite de figurer au milieu des capitaines qui ont illustré la Nouvelle France ?

Mlle de Verchères (Madame Tarien de Lanandière), cette vaillante canadienne-française qui s'illustra dès l'âge de quatorze ans en repoussant une attaque des sauvages pendant un siège qui dura huit jours.

Cet acte de bravoure fit grand bruit, et la courageuse enfant fut bientôt connue sous le nom de "l'héroïne de Verchères."

Ce ne fut pas son seul titre de gloire, car on rapporte d'elle plusieurs traits de courage, toujours en luttant contre les Iroquois qui infestaient le pays.

On en parla longtemps dans les wigams et dans nos chaumières, de la bravoure de Mlle de Lanandière, mais depuis longtemps on ne voit son nom que de loin en loin dans nos revues et nos travaux littéraires.

—Une statue en jupon !

—Parbleu ! ce jupon là a sauvé l'honneur des armes françaises, il y a deux cents ans ! Ce jupon mérite bien d'être coulé en bronze, et je ne crois pas que les vaillants hommes d'épée, qu'elle mérite d'aller retrouver dans notre galerie de braves, lui fassent mauvais accueil.

Je vote donc pour que Hébert fasse la statue de l'héroïne de Verchères !—mais j'oublie que je n'ai pas le droit de vote.

* * * Puisque je parle du vieux temps, un mot sur ce qui s'écrivait en 1753, c'est-à-dire il y a près de cent cinquante ans.

C'est Franquet, inspecteur des fortifications, qui parle, et l'on verra ce qu'était le Canada sous Louis XV.

Il est étonnant, dit Franquet, que le Canada établi depuis environ 150 ans, où les terres sont bonnes, produisent beaucoup sans une grande culture, et où chaque laboureur peut en avoir autant qu'il en veut, qu'il peut en cultiver et en défricher, ne soit pas en état de produire non seulement la substance de ses propres habitants, mais encore de fournir des farines et autres denrées convenables.

Mais, alors, la position de nos aïeux n'était pas si brillante qu'il faille beaucoup la regretter.

Et plus loin, cet antique reproche que l'on va trop à la ville au détriment des champs.

"Les villes se peuplent trop et les campagnes deviennent désertes ; ce qui diminue la culture des terres et de beaucoup la production des denrées nécessaires pour la substance du pays."

Ce brave homme de Franquet, que dirait-il s'il voyait Montréal, nos chemins de fer, les tramways électriques, le télégraphe, le téléphone, etc.

* * * Voici comment Franquet s'exprime au sujet de l'éducation et de l'enseignement donnés aux jeunes filles.

"Les religieuses sont recommandées le long des côtes, dans des seigneureries où elles ont été attirées pour l'éducation des jeunes filles ; leur utilité semble être démontrée, mais le mal qui en résulte

est comme un poison lent qui tend à dépeupler les campagnes d'autant qu'une fille instruite fait la demoiselle, qu'elle est maniérée, qu'elle veut prendre un établissement à la ville, qu'il lui faut un négociant et qu'elle regarde au-dessous d'elle l'état dans lequel elle est née."

N'entend-on pas souvent exprimer les mêmes idées de nos jours ? Mais Franquet dit toujours ce qu'il pense, témoin encore le passage suivant où il ne parle de rien moins que d'empêcher toute instruction, en dehors du catéchisme, et de supprimer les couvents :

"Mon avis serait de ne souffrir aucun établissement nouveau de ce genre, et même, s'il est possible, de faire tomber ceux qui subsistent afin d'obliger les enfants à se contenter de l'instruction de leur curé pour leur religion, et de ne prendre aucuns principes qui les détournent du travail de leur père ; par ce moyen, les habitations s'en vident au lieu de diminuer, et la culture des terres se poussera avec plus de vigueur."

Diable ! cela me semble un peu radical pour être écrit en 1753, mais il est vrai qu'on ne l'a pas écouté du tout.

* * * Une triste nouvelle nous arrive de France.

Patrick Maurice O'Reilly, un des plus anciens et plus sympathiques collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, vient de mourir à Paris, à peine âgé de trente six ans.

Pauvre ami !

O'Reilly—qui entre parenthèses, ne savait pas un traitre mot d'anglais—était une personnalité à part, unique, typique qui réunissait en lui les qualités si spirituelles et si brillantes de la race française et de la race irlandaise.

Fils d'un juge de la Cour d'appel de Rouen, O'Reilly avait fait de bonnes études—je dis bonnes, dans le sens essentiellement français—c'est à dire qu'il était sorti du collège avec des connaissances solides et des idées pleines la tête.

Envoyé à Paris, pour y faire du droit, de la médecine ou tout autre chose, Pat-Maurice préféra... autre chose.

Ayant des revenus suffisants pour vivre, il se contenta de promener sa jeunesse et son insouciance dans les régions de la pensée, des lettres et des arts.

Lié avec la plupart des artistes et des écrivains, il vivait joyeusement, tout en travaillant beaucoup, car il m'a souvent dit et prouvé que pendant les quelques années qu'il avait passées à Paris, il avait bûché comme un pauvre.

S'il avait été vraiment pauvre, il serait peut-être arrivé.

Mais le temps s'écoulait et O'Reilly n'avait d'autre position que celle de fin diseur,—malgré un fanabalesque défaut de prononciation,—bon connaisseur et quelque peu collaborateur de différents journaux.

Un beau matin, son père lui demanda s'il ne voudrait pas se faire une position au Canada, dans le commerce de grains, à Montréal.

Montréal, grains, Canada ! ! mais, certainement, ces mots là vont très bien ensemble, et voici Maurice embarqué sur un transatlantique.

Il nous arriva, un beau matin de printemps, gai comme un pinçon, le binocle sur le nez et un échiquier sous le bras.

Maurice était amoureux des échecs, tout autant que des muses et, plus d'une fois il parla d'une manière amère d'Appollon qui avait oublié d'avoir dans son cortège une échiquière.

Entré au bureau de M. A. Girard, notre ancien vice consul de France, il s'efforça de pénétrer les mystères du commerce de grains, sans jamais y parvenir, et il le disait souvent à M. l'abbé Demazare, ami de la famille, qui devait être son mentor au Canada.

Une rude tâche je vous l'affirme, car Maurice lui filait dans les doigts comme une couleuvre au moindre conseil ; mais d'une manière très respectueuse.

Il resta à Montréal pendant quelques années, faisant un article par-ci par-là,—il occupa même comme il le disait, le fauteuil éditorial du *Canada*, organe des gens de bon goût,—prêtant son concours à des représentations théâtrales, ne s'occu-